

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMÉS
ON TRAITE A FORFAIT.

SOMMAIRE

Paliàle Hermyde,	Melek.
Mors,	Arthur Dupont.
Flammes mortes,	Albert Mockel.
A Bayreuth,	L. Kefer.
Croquis suburbains,	A. J.
Conte di cùr,	J. D.
Chronique théâtrale.	

Paliàle Hermyde.

Les symphonistes sont toujours gais.
Qu'il fasse beau! qu'il fasse laid!

Il y a quelques jours, je recevais le billet suivant qui me plongea dans les abîmes du doute :

» Insymphoniste irrégul...
» Aux ultimes crêtes l'orbe auréolant
» Casque les givres flamboyants
» Meilleurs, dont les vents borborygmiques, pour-
[quoi
» Vers la Troublante au tirioli — non cygne, mais oie.
» Skiffs d'ifs — que d'ifs — de loin et haut!
» Sur le carreau...
» Car oh!
» Lunaire ranceur...
» De bourre.

A toi,
Paliàle Hermyde.

Tout d'abord, je m'imaginai que cet Hermyde, un ancien ami de pension, m'insultait par écrit.

Mais un autre ami, symphoniste également et « hors du siècle », voulut bien rentrer dans ce dernier pour mettre à ma portée ce poème sanscrit, en le traduisant en langue profane.

Cet écrit, me dit-il, est une simple invitation à dîner. Hermyde le t'attend ce soir le plus tôt possible. Il veut que tu loges chez lui. Son père va bien, sa mère aussi et aussi sa cousine. Vous devez aller tous ensemble demain voir les « arts décoratifs » au grand concours. Le locataire anglais que tu n'aimes pas est parti. Il termine par une pensée de Brillat-Savarin.

Cette traduction m'impressionna vivement.

« Tu as de la chance d'y voir tout cela, dis-je à mon traducteur, surtout la pensée de Brillat-Savarin.

« Hum! fit-il, ne trouvant rien d'autre sans doute.

Et il rentra « hors du siècle. »

**

Deux heures après, je montais dans un compartiment de 3^e classe du train n° 712 en partance pour la capitale.

Personne n'agita son mouchoir, aucune femme impollue ne me sourit et la seule passante que distingua mon œil humide fut la gnérîte jaune d'un serre-frein tranchant sur le bleu du ciel...

Bruxelles! Je ne vois plus les noires cheminées, ni les gens qui portent des canons de fusils, je cherche les tombereaux de houille, j'écoute... et le vent ne m'apporte pas des bruits d'enclume, ni des chansons...

Où est Charlemagne, Monsieur?

Et mon fleuve...?

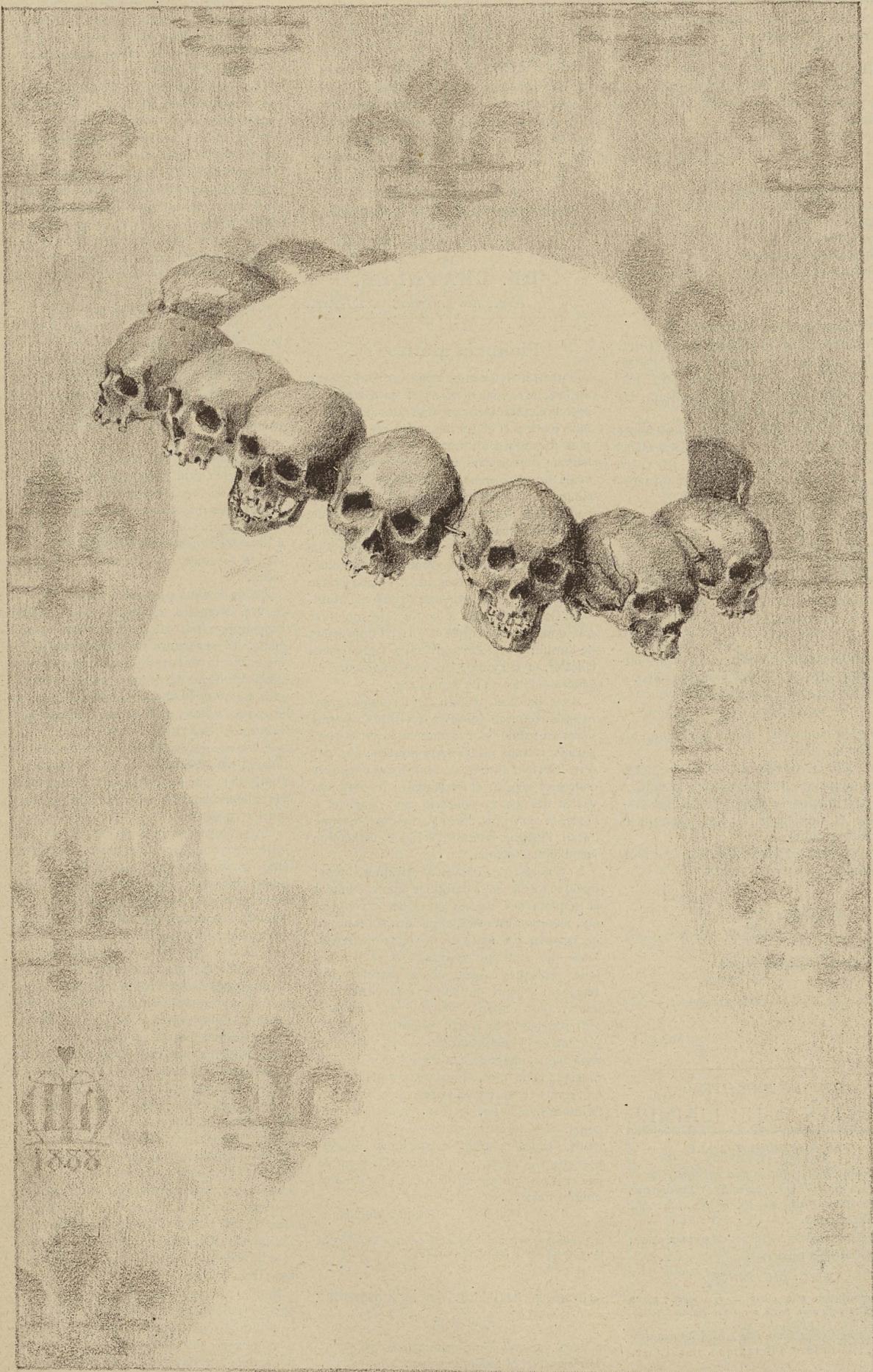
Oh! ville pleine pour moi d'amers souvenirs!

Mais voilà que je deviens lyrique, c'est ce temps gris, voyez-vous!

Où en étais-je?

Ah! Il était donc trois heures de relevée. Je sonne chez Paliàle Hermyde.

Un domestique m'introduit dans une chambre obscure où je cherche en vain les givres flamboyants de mon invitation à dîner.



1888

La marée de mes réflexions montait dans cette nuit des choses.

Ma parole ! pensai-je, ce garçon-là est fou ! ou il m'en manque un.

Qu'il soit sensitif, c'est très bien, mais je ne suis pas sensitif, moi !

« Je ne tiens pas à me trouver les tempes aux coins de la cheminée, ni à m'embarasser les jambes dans les chaises d'un salon. Je suis partisan de l'éclairage. Je ne vois pas ce qu'il trouve de si beau à ne rien voir du tout !

« Que cela soit suggestif, c'est possible. » Un bruit très doux, pareil à un berce-ment de vagues, attira mon attention.

La salle où j'étais s'illumina, je distinguai les deux battants d'une porte qui s'ouvraient et une sorte de dieu marin en maillot rose qui s'avancait, renversé dans une chaise curule à roulettes !

Ce triton coiffé d'une tiare, c'était Paliale !!!

Le malheureux saoul d'imagination avait installé une petite montagne russe dans son salon et, porté par ses flots de rail, s'avancait avec une majesté intense.

A ma vue, il poussa un oh ! symbolique et faillit se trouver mal...

Dieu sait pourtant que je ne riais pas. — Mon pauvre ami ! m'écriai-je, en me précipitant vers lui.

— Oh ! ce paletot jaune ! cria-t-il, tandis que son visage exprimait une indicible horreur.

Je compris qu'il était cruel de ma part de garder sur le dos cet infortuné pardessus.

Hermyde me passa une grande pièce de drap pourpre.

J'avais vaguement l'air de porter le zaïmph.

Mon ami me parla pendant une heure.

Or, je consens à être pendu si j'ai compris un traître mot de toutes les choses qu'il a pu me dire.

Le voyage m'avait creusé l'estomac. Il eut été décent pour lui de s'en apercevoir.

Vers cinq heures dix, je crus distinguer un sens complet dans quatre mots faisant partie de la pluie de mots dont m'inondait Paliale.

— Aromatique air humes-tu ? Evidemment, il m'invitait à sortir.

(Ce que c'est que l'habitude des langues !)

L'idée de me promener Boulevard Anspach sous la forme d'un nuage crépusculaire m'épouvantait, mais j'aimais mieux ça que de mourir de faim.

Malheureusement, il s'agissait d'une promenade dans le jardin.

Oh ! ce jardin ! grand comme une table, et carré !

En renversant la tête, on avait la chance d'apercevoir le ciel entre quatre corniches, huit mètres plus haut que le sol.

La végétation impossible au fond de cette citerne était remplacée par un rang de lys en métal — les lys virginaux !

Au centre moisissait une flaque d'eau d'où s'élevait un jet malade qui retombait toujours sur le même poisson rouge.

Sur la porte d'un établissement intime flambait le titre d'un monologue de Coppée : « Plus de sang ! » Partout ailleurs des yeux et des sphinx grands ou petits, sur tous les fonds possibles, semblaient regarder. (J'ai appris plus tard que ces peintures murales que j'avais pris pour des enseignes de marchands de lunettes sont des reproductions de dessins d'Odilon Redon.)

Il régnait une odeur forte de lessive et vieux tonneaux qui était loin de rappeler l'aromatique air dont parlait le poète dans une élégante métaphore.

Et c'était là le coin de Touraine de Paliale !!!

Oh ! imagination féroce des décadents ! Oh ! Paliale, toi qui me lus pendant soixante minutes ta « Danse à Drépane » tu ne soupçonneras jamais le danger que tu courus alors.

Tu ne sauras jamais le nombre de fois que l'envie me prit de te tordre le cou, ô poète ! qui m'invitais à dîner !.....

Cependant, la nuit s'est faite insensiblement.

Nous sommes rentrés.

Je porte toujours mon peplum pourpre, seulement il me semble que je deviens enragé.

Paliale, en maillot, marche devant moi ou plutôt il esquisse une danse thébaine. Si cela continue, je ferai des bêtises.

Je sens déjà que j'ai besoin de lui donner un coup de pied dans le derrière.

Il me guide dans l'escalier ; pourvu que ce soit vers la salle du festin ! Au premier, il m'arrête pour me montrer la lune et il en abuse pour me réciter des « Stances à Tana. »

Mais je suis à bout de patience, je grelotte, j'ai faim. Je lui dis avec dignité : « Marche ! »

Et notre ascension continue.

Au second, il me montre une chambre, me souhaite le bonsoir et s'en va me laissant muet de stupeur.

Je tombe sur une chaise, à moitié fou, je songe, je songe... quand on frappe à ma porte.

C'est le domestique de tout à l'heure.

— Monsieur, dit-il rapidement, je viens pour chercher votre pantalon.

— Mon pantalon ???

— Qui n'est pas suggestif. Voici un caleçon ocre et ture...

— Un caleçon ocre et ture ? Votre maître n'y songe pas ?

— Si Monsieur désire la lanterne magique pour les primes instants de l'avant sommeil...

— Merci !

— J'ai également les parfums d'Aden et de Corfou...

— Vous êtes bien aimable !

Le brave homme n'insiste pas et disparaît.

Symphoniste aussi ! Tous symphonistes !

Oh ! mon Dieu ! que vous avais-je donc fait ?

Décidément, je ne mangerai pas.

C'était écrit, ce devait être écrit ! Je me couche, appelant le sommeil, ce sublime restaurateur, et je rêve à ceux qui font quatre repas, à ceux qui plantent des choux et ignorent les poètes !

Voici qu'une voix s'élève tonitruante dans la tranquillité de la nuit. Les vitres en tremblent dans leurs châssis, les vases de la cheminée remuent, on dirait un morceau de cor de chasse...

C'est Paliale qui chante !

Je me lève, je regarde, il est à son balcon sous ma fenêtre, entre deux cassolettes qui empestent. Il a revêtu le costume de Pierrot, il s'est blanchi la face et pince de la mandoline.

ôôôôôôôô !
Séééééééééé...

Ces invocations réveillent un gros monsieur d'en face qui paraît à sa fenêtre...

Pierrot continue imperturbable.

Séééééééééé...

Le gros monsieur, qui est américain, va chercher un rifle.

Une détonation retentit et l'on entend sur les murs une grêle de petits plombs.

Le symphoniste a jugé prudent de disparaître et de laisser la lune tranquille pour cette nuit là.....

Le lendemain, Paliale recevait le billet suivant :

Liège le...

Symphoniste régulier...

Viens dîner chez moi demain : j'ai deux contes à te lire.

Rapporte-moi mon paletot jaune.

Melek.

P. S. Ne viens pas en maillot suggestif : je suis marié.

MELEK.

VIENT DE PARAITRE :

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Tirage de bibliophile à 260 exemplaires. — Edition de grand luxe, caractères elséviriens, avec couverture illustrée et 25 compositions par Emile Berchmans.

100 exemplaires ont été mis en souscription, dont 83 sont déjà souscrits.

PRIX : DIX FRANCS

La souscription sera close le 15 octobre ; après cette date le prix sera porté à quinze francs.

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

Mors.

Quand tes yeux se cloront pour la nuit éternelle, Que mes derniers baisers auront brûlé ton front, On fera de ta chambre une ardente chapelle Où des femmes en deuil à voix basse prieront.

Sur un meuble habillé du voile mortuaire Deux longs cierges bénis brûleront nuit et jour Et l'on joindra tes mains — ô suprême prière ! — Sur un Christ amaigri mort comme toi, d'amour.

On plantera dans tes cheveux aux reflets roses Une branche de buis et des lilas fanés, Tes vieux hochets de bal, et des gerbes de roses Dormiront sur ton corps vierge de voluptés.

Après un jour de pleurs dans l'emmêlement sombre Des draps frangés d'argent et des cierges vermeils, Un homme viendra qui mesurera dans l'ombre Tes membres étirés par leurs derniers sommeils.

Lors un prêtre vêtu tristement d'une étole Fera lever chez toi ton cercueil adoré, Et l'on te portera comme une ancienne idole Avec des chants de mort et d'un pas éploré

Vers le froid cimetière où de blanches colombes, Sous les ifs engourdis qui bordent les chemins, De leur bec fin et rose auront creusé la tombe ; Et le prêtre priant en étendant les mains,

Jettera lentement dans la fosse béante L'eau bénite et l'encens et tout sera fini.... Moi je pleurerai seul à la chapelle ardente Où les fleurs et le Christ giseront sur ton lit !

ARTHUR DUPONT

SAMEDI 29 SEPTEMBRE
RÉOUVERTURE DES MAGASINS
DE
TAPISSERIE & AMEUBLEMENT
DE
DD. CHAPELLE,
Place des Carmes, 9, LIÈGE.

Flammes mortes (I).

Titre qui dit le contenu du livre : oui ce sont, au long de ces pages noircies, les désirs et les regrets chantant leur profond lamento, les vœux tendres et clairs de pureté, ou ardents et plus près des souillures : toute la pensée d'un homme convergeant vers une femme. Je devrais dire la Femme, car l'Idole, la forme passionnée qu'on devine derrière l'éventail des pages, cette Idole est trop large, d'une beauté trop vraiment absolue, et son esprit caressé de trop sveltes corolles de Lys pour figurer telle femme rencontrée, — humaine et par conséquent imparfaite et mesquine, — telle femme qui ne serait le seul symbole de l'Etre féminin.

M. Gabriel Mourey a voulu faire un livre qui donnât, bien nette et forte, l'impression de l'unité : les pièces sont assez logiquement classées, et le rythme des vers correspond en général à l'idée qu'ils expriment.

Avec un beau dédain des formules surannées, M. Gabriel Mourey a ductilisé sa phrase jusqu'au subtil des rythmes impairs, la rime parfois n'étant qu'une assonance ; et, par cette liberté d'allures, il arrive à des musiques douces et longues et de lenteur ; les rythmes variés des *proses mineures* sont asservis à l'idée, et non plus l'idée au rythme, comme c'était l'usage, suivant l'étrange esthétique jusqu'ici florissante.

Il y aurait des choses à critiquer, aussi ; quelque négligence à certaines places, l'emploi si fréquent des mêmes épithètes accouplées aux mêmes substantifs, et parfois, si beaucoup de mélodie, pas assez de profonde harmonie. Mais que sont pareils détails à côté de ces jolies musiques lasses, où des regrets qui se résignent ; point de haine mais un triste amour qui d'abord, voulant se ramener à son passé de soleil, peu à peu glisse au pur exil de la Femme aimée, — oui, vraiment, sans haine, mais en petites phrases de jolie musique bien lasse, et qui doux-murmurante en regrets vers le passé, se résigne et se plaint, la musique allentie, se plaint jusqu'à s'alanguir près des brises qui sommeillent ; et ses gestes vagues montent là-bas, dans les perspectives lointaines, ce qui fut un Présent de joie et maintenant se dilue aux tièdes pénombres du Passé.

ALBERT MOCKEL.

(1) *Flammes mortes*, par Gabriel Mourey ; un livre de vers in-12, chez Camille Dalou, éditeur, Paris.

Le drame musical de R. Wagner à Bayreuth.

(Suite et fin.)

Vous parlerai-je de cette chose qui ne se décrit pas, de la musique seule ? Non, car ici,

pour en faire comprendre les beautés nouvelles, les transformations, les richesses d'invention, la structure neuve et hardie, la caractéristique de chaque personnage, de chaque sentiment par les Leitmotive, les combinaisons harmoniques variant à l'infini, il faudrait me servir de termes techniques qui n'intéressent que les musiciens ; il me faudrait remonter du grain de sable à l'Himalaya en passant par toutes les beautés de la nature, car l'imagination de cet homme est immense, sa science est profonde, son orchestration revêt toutes les formes et toutes les couleurs possibles.

Ses sentiments sont aussi tumultueux, aussi agités, aussi furieux, aussi hurlants que peuvent l'être les flots de la mer dans les tempêtes les plus violentes ; mais comme elle, il sait aussi s'apaiser, se calmer, devenir tendre et doux, persuasif et enveloppant.

Si de pauvres esprits, de faibles têtes se détachent en l'étudiant, ou ne résistent pas à ses coups, à ses émotions, tant pis, ce sont là les victimes nécessaires à tout progrès, comme la vapeur à les siennes, comme l'électricité, l'aérostation. Faudrait-il pour ces quelques victimes, nous priver du monde nouveau que nous créa ce créateur.

Les élans impétueux de Tannhauser, le dévouement sublime de Senta ; la beauté tranquille et mystique de Lohengrin ; la simplicité naïve d'Elsa ; la bonté, l'abnégation et la prescience de Han Sachs ; l'amour entraînant l'imagination de Walther, renversant tout sur son chemin, annihilant tout autre sentiment, toute autre pensée dans *Tristan et Yseult* ; la haine mesquine, la jalousie et l'envie aux doigts crochus de Beckmesser, et enfin la foi, au fond de tout cela, la foi : immobile comme le fond de la mer (la surface de celle-ci étant seule agitée dans la tourmente), la foi sublime qui soulève aujourd'hui les peuples, sinon les montagnes, la foi artistique dans le pouvoir de l'imagination, de l'idée, ne réside-t-elle pas tout entière dans *Parsifal*, ce héros chrétien, ce Christ du moyen âge, ce Christ des temps modernes, qui semble être venu parmi nous pour régénérer l'art avec l'aide de ses disciples comme le Christ a régénéré le monde avec ses apôtres !

Qui nous dira que dans la pensée de cet homme, le Graal, ce vase sacré, n'est pas le symbole de la science et de l'inspiration, ces deux sœurs qui font les immortels, et que ces chevaliers ne sont pas ceux qui se dévouent à l'idée de ce penseur qui, comme Parsifal, a fait le sacrifice complet de sa vie à cette idée...

Qu'on ne nous parle pas, à côté d'une telle œuvre, de succès, de popularité. Ces choses mesquines n'ont rien de commun avec le génie. Si cependant on croyait pouvoir se blaser sur la réussite d'une œuvre pour en apprécier le degré de beauté, nous dirions que : plus une œuvre obtient facilement les suffrages de la foule, plus elle est fatalement condamnée à disparaître tôt. Au contraire, plus une œuvre s'écarte de la compréhension des masses, plus il faut de temps à celles-ci pour s'assimiler celle-là, plus elle a de chances de vivre longtemps et de survivre à la génération qui l'a vu naître.

Or, voilà 50 ans que les œuvres de ce colosse ont commencé à remuer le monde, et elles n'ont encore pu percer partout ; tant mieux, dirions-nous volontiers, car la résistance qu'elles éprouvent démontrent leur valeur. Il n'appartient qu'aux hommes de génie de devancer leur siècle.

Résumons donc notre impression sur l'exécution des œuvres entendues, *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* et *Parsifal*, en résumant : C'est la manifestation artistique la plus grande, la plus complète, la plus parfaite qui ait été réalisée jusqu'à ce jour.

Nous ne trouvons rien dans aucun théâtre moderne qui puisse être mis en parallèle avec les représentations de Bayreuth. Au point de vue exclusivement musical, les seules exécutions qui aient atteint ce degré de perfection, devant lequel toute critique est désarmée et devant lequel on s'incline avec admiration, sont les symphonies de Beethoven, et notamment la 9^{me}, aux Concerts du Conservatoire de Bruxelles, sous la direction de Gevaert ; le final du 1^{er} acte de *Parsifal*, au festival de Cologne de 1888, sous la direction de Wulner, et le final de la *Götterdämmerung*, en 1888, à Aix, avec Hans Richter.

Notre plume est impuissante à rendre le charme indicible qui s'est emparé de nous à l'audition de ces œuvres ; aussi empruntons-nous à *l'Art Moderne* la conclusion de son article sur Bayreuth, qui dit si bien, et

dans un langage admirable, ce que nous pensions à ce sujet, ce que nous avons éprouvé et ressenti :

«... Mais ce qu'il est impossible d'exprimer, ce qu'on ne saurait comprendre si l'on n'a pas assisté aux représentations de Bayreuth, c'est la jouissance intime et profonde, la sensation exquise d'art et de paix qu'on ressent, au sortir d'un de ces spectacles de saveur intense et rare, après que Parsifal, par exemple, debout sur l'autel, a religieusement offert le sang divin à la piété agenouillée des chevaliers du Graal, tandis que les plus merveilleuses mélodies planent et s'éteignent en dégradations infinies dans les hauteurs de la coupole ou encore lorsqu'on a vu tout un peuple acclamer, avec des accents d'une majesté incomparable, son héros Hans Sachs, et que l'immense vaisseau du théâtre retentit à son tour des bravos, des applaudissements, des hourras de la foule qui décerne au maître lui-même, à Richard Wagner, la couronne de lauriers enfin conquise.»

Les hautes sensations d'art qui nous pénètrent guérissent les infirmités de notre douloureuse hérédité. Les divisions, les dissentiments, les haines semblent expirer sur le seuil de la maison. Oui, la bienfaisante influence d'une pareille communion est indéniable. On sort de ce bain de poésie meilleur qu'on y était entré, et les idées de pardon, de charité, de réconciliation, que la Religion inspire aux croyants, l'art ainsi exprimé, ainsi compris, les fait germer dans le cœur de ses fidèles.

Août 1888.

L. KÉFER.

CHEZ AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE

MUSÉE WIERTZ

publié en 16 livraisons contenant 6 pl. en phototypie, format 40/52.

SOMMAIRE DE LA 1^{re} LIVRAISON :

- PI. I. Les partis jugés par le Christ.
- II. La civilisation au XIX^e siècle.
- III. La confiance.
- IV. Sommeil de l'Enfant Jésus.
- V. Plus philosophique qu'on ne pense.
- VI. Napoléon aux enfers.

Prix de chaque livraison 5 frs.
L'ouvrage complet par souscription . 80 frs.
Aussitôt la souscription close, l'ouvrage sera porté à 100 francs.

Croquis suburbains.

I.

Entre les collines qui l'enserrent, la ville en une confuse rumeur, se tasse dans un brouillard grisâtre lentement levé de la Meuse. Jusqu'aux pentes rapides de Cornillon, la rue Puits-en-Sock pousse ses maisons pêle-mêle, serrées, inégales, les toits pointus, vieilles et noircies, groupées dans une singulière allure caracolante. Et sous le ciel très bleu semé de nuages blancs, la vieille rue, à son extrémité, semble d'un élan furieux monter les pentes roides de Cornillon tandis que le commencement s'attarde dans la plaine d'un air bon enfant. Les maisons du bon vieux temps ont une physionomie à elle et c'est chose étonnante et risible que de voir les unes rechignées en leur coin tandis que d'autres sortent des rangs, le ventre en avant comme dans une comique révérence d'un fantastique quadrille!

Toute la vie grouillante des faubourgs s'est réfugiée là dans cette coulée irrésistible de maisons envahissantes mais à gauche, où nous sommes, voilà que règne la malade tristesse, la douloureuse misère des quartiers subur-

bains. Des maisons s'éparpillent d'abord d'un air gauche et grognon toute neuves, avec un aspect humide et la fade odeur du plâtre et du mortier. Ce sont les sentinelles avancées de la ville qui s'étend, immense, derrière elles, et figées dans leur torpeur, elles fixent le lointain horizon.

Voici maintenant la plaine encombrée de briques, de débris sans nom, de tas de terre jaune moutonnant au loin comme les vagues de la mer par un temps calme. Une herbe rare et jaunée qui grandit çà et là me remet en mémoire les champs fabuleux des environs de Paris, où M. J. Huysman vit une vache étique, une sœur des sept vaches maigres de Pharaon, paissant, mélancolique, des tesson de bouteille et dont un avis épique défendait l'accès : «*défense de circuler dans les prés!*»

Mais ce qui lui donne sa physionomie navrante, c'est la cité ouvrière surgissant péniblement au milieu de la solitude. Elle est là dans son cadre, réceptacle de misère au milieu d'une nature factice et épuisée. Les maisons s'accourent, noires et sales avec des places rouge-sang où la brique apparaît demi brisée, rompant l'uniforme couleur. Devant, des jardinets étiques traversés de cordes où sèchent des loques claquant lugubrement au vent. Et tassées au centre de la plaine, elles regardent méchamment, les maisons noires et sales, le joyeux faubourg gambadant au soleil et la ville là bas dans son opulence, couchée le long du fleuve.

Tout auprès, courant le long d'une eau claire, un bras de la Meuse, un quai désert s'étend vers la ville. Une fille, très jeune, porte un enfant, la taille rejetée en arrière, la figure canaille où erre un demi sourire de vice et de stupidité. Sur l'autre rive, une vieille accroupie, secoue frénétiquement des haillons bruns dans l'eau silencieuse. Près d'une fabrique incendiée, lamentable en son abandon, une haute cheminée crache un lourd panache de fumée sombre dans le bleu du ciel et planant au dessus du morne paysage, au dessus des maisons de plus en plus espacées, aux lointains horizons, une immensité ensoleillée avec les grandes taches d'or mat que font dans les champs les blés coupés, la campagne!

A. J.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES

Louis Haas-Depas
25, Place du Théâtre, LIÈGE

Conte di cûr.

L'homme da Tatenne esteut malade.
Si malade qu'on dimègne li curé accora,
Li d'na les sacrement, adonc puis s' dishombra
Di sogne à grand'messe de fé fête.
Mains il eschole Tatenne divant de rêcori,
Li ric'mandant-st-à foice d'aïdi si homme à mori :
« Il r'vinrent-st-après messe
Po vête kiment qui l'pauve coirps va. » —
— « Assuré, fait l'Marèye Bada,
J'l va-st-aïdi tempesse. »
V'la messe foû ; sins waisté
Noste curé r'vint, et veut Tatenne qu'a l'air tot chose.
« La done! dit-st-il, tot paf, areu-t-il d'ja d'hotté! »
— « Ben, aouè, j' l'a aïdi... ben j'li a metton l'pauce. »

J. D.

Chronique des Théâtres.

PAVILLON DE FLORE.

M. Achille Rodembourg, directeur du théâtre de la rue Surlet, organise pour le samedi 22 de ce mois une représentation philanthropique dont le but est digne du plus grand intérêt.

On sait que tous les ans le Royal Lion Belge fait aux enfants des deux orphelinats de la ville une ample distribution de livrets de la Caisse d'épargne; c'est au profit de l'œuvre patronnée par notre premier Cercle dramatique que se donnera la fête en projet.

A cet effet, M. Rodembourg s'est assuré le concours désintéressé de la section dramatique du Royal Lion Belge, qui interprétera *les Petites Mains*, comédie en 3 actes, de Labiche et Martin; *Par Téléphone*, comédie en 1 acte de Ed. Cattier et James; enfin, *le Petit Hôtel*, comédie en 1 acte de Meilhac et Halévy. C'est avec cette dernière pièce que le Royal Lion Belge a obtenu le 1^{er} prix au concours d'honneur en 1887. Quant à la comédie *les Petites Mains*, la mise en scène en a été faite par Edouard Mauge, artiste dramatique que nous avons applaudi au Pavillon de Flore il y a quelque dix ans et qui maintenant est attaché à l'une des premières scènes de Paris.

Voilà, certes, un spectacle composé de façon à satisfaire les plus difficiles. Nul doute que la tentative de M. Rodembourg ne soit couronnée d'un plein succès.

Echos.

Un tableau — signé Piet Van Engelen — vient d'être acheté pour la tombola de l'Exposition d'Anvers. Les superbes volailles de ce peintre avaient été grandement admirées ici, en juin, au Conservatoire.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
LES POÈTES NAMUROIS

PAR AUGUSTE VIERSET.

Beau volume in-80, tiré à 200 exemplaires, prix, en souscription, fr. 1-50 (franco par poste fr. 1-60). Après la souscription, le prix sera porté à 2-00 fr.

A PARAÎTRE :

→ TÊTE * PRESSÉE ←
PAR L'UN DES NOTRES.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :
LA BANDE A BEAUCANARD

PAR GEORGES ROSMEL.

Nouvelles cocasses et récits drôlatiques, imprimés en une plaquette de grand luxe ornée d'un dessin par E. BERCHMANS.

PRIX : fr. 0-50.

Sera expédié franco, des son apparition, à quiconque adressera, dès à présent fr. 0-60 en timbres-poste à M. d'Heur, libraire, rue du Pont-d'Ile, à Liège.

LA MAISON

HAENEN, TAILLEUR

Place de l'Université, à Liège.

Se recommande pour son bon marché et la bonne qualité de ses étoffes.

AU CŒUR D'OR
JEAN SOIRON
LIÈGE
RUE DE LA RÉGENCE, 32
GLACES, CADRES
GROS & DÉTAIL
Anciennement
RUE DE LA CATHÉDRALE
39

Caprice Revue

journal artistique et littéraire
HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

publie, en chacun de ses numéros, un dessin et un portrait d'artiste.

Ont paru :

Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle Adam, Erasme Raway, Jules Destrée, Henri Simon, Louis Kéfer, Georges Rodenbach, César Thomson, Oscar Dossin, I. Ragghianti, Albert Giraud, E. Reyer, Théo Hannon, etc.

A paraître :

Félicien Rops, Edmond Picard, Mars, Catulle Mendès, Caran d'Ache, René Maizeroy, Sully Prudhomme, E. Tinel, Wagner, Henry de Groux, Alfred Stevens, César Franck, etc.

Les abonnements partent du 1^{er} décembre 87 pour finir au 31 novembre 88. Les nouveaux abonnés recevront donc tous les n^{os} parus, le n^o 2 excepté.

Quoique le prix du n^o ait été porté à quinze centimes, le prix de l'abonnement reste fixé à six francs pour la Belgique et à 8 francs pour l'étranger.

Pour toutes communications s'adresser à M. Léon Plaide, administrateur de *Caprice Revue*, 16, rue des Vingt-Deux.

V^{ve} ELISE MAGIS

RUE DU PONT-D'ILE, 47^{bis}, LIÈGE.

Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sevrès, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Eventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins. — Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1^{re} marque. — Objets de ménage. — Dépôt des théis de la maison Roelofs d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cotta de Copenhague.



FER POUR LE
REPASSAGE DE LUXE

AMIDON BRILLANT AMÉRICAIN
(Avec mode d'emploi sur chaque paquet).

H. FONDER-BURNET
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.

AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE.

VIENT DE PARAÎTRE :

Cours élémentaire de
Langue Néerlandaise

A L'USAGE DES WALLONS
ayant fait des études primaires

par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'Institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'École supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie : Étude de la proposition.
Cartonné, 0-75.
Deuxième partie : Étude de la phrase. Id. 0-75.

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix : 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
MAISON
DE VENTE
AMER MAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
H. ZEYEN
Boulevard de la Sauvenière.

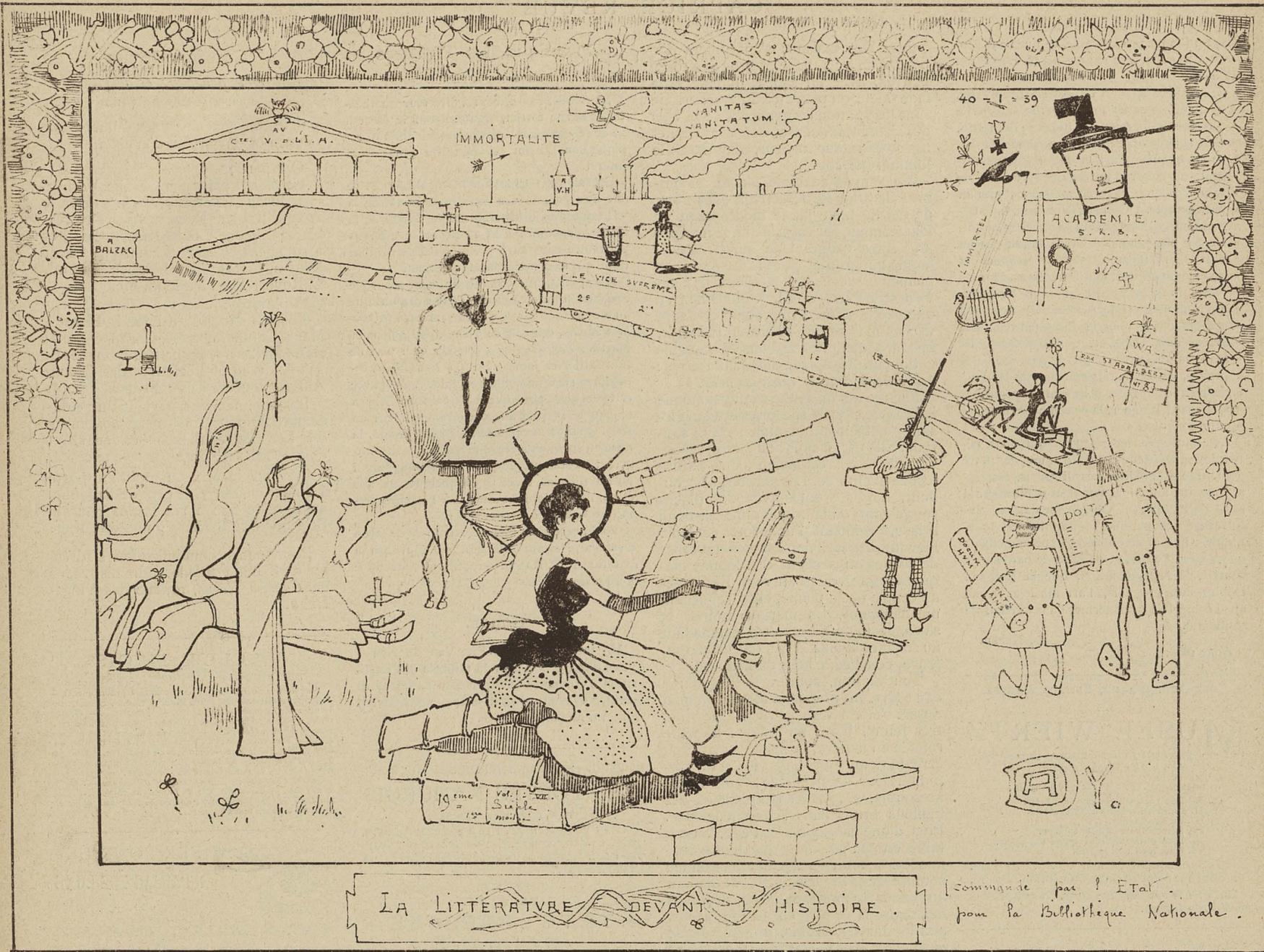
COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal : A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheport.

THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cames, etc.
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}

LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.
Typographie • Chromolithographe •
• Aug. Bénard •
Imprimeur-Éditeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.
CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.
CLICHERIE GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.
Liège, Imp. Aug. Bénard.



LA LITTÉRATURE DEVANT L'HISTOIRE

Communique par l'Etat pour la Bibliothèque Nationale.

Théâtre du GYMNASE.

Direction L. Teillet.

— 0 —

LA GRANDE MARNIÈRE

Drame en huit tableaux de M. Georges Ohnet.

Carvajan,	MM. Nerssant.
Pascal Carvajan,	Marmignon.
Le marquis de Clairefond,	Lacroix.
Robert de Clairefond,	Andral.
Malezeau,	Mandard.
Le Roussot,	E. Vaslin.
Croix-Mesnil,	Daurelly.
Cassegrain,	Harlin père.
Fleury,	Perrin.
Tondeur,	David.
Pourtois,	Bressol.
Un juge d'instruction,	Donnat.
Tourette,	Guy.
Ant. de Clairefond,	Mmes Vallia-Daurelly.
Mlle de St-Maurice,	Kerby.
Rose,	Jeanne Haury.
Madame Tourette,	Arosa.
Madame de St-André,	Haricia.
Alice Dumontier,	Slusse.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction: A. Rodembourg.

Bureau à 6 1/2 h. Rideau à 7 1/2 h.

— 0 —

Samedi 22 septembre 1888, grande représentation extraordinaire de bienfaisance organisée avec le désintéressé concours de la section dramatique du Cercle royal Le Lion Belge, et de Mlles Fournier, artiste du Théâtre du Gymnase; A. Legrain et X...

LES PETITES MAINS

Comédie en 3 actes, de MM. Labiche et Martin.

De Vatinelle,	MM. J. S.
Courtin,	J. L.
Chavarot,	J. B.
Jules Delaunay,	G. L.
Lorain,	E. H.
Desbrazures,	N. F.
Un tapissier,	P. D.
Un marchand de châles,	D. P.
Amélie,	Mlles Four-nier.
Anna,	Legrain.
Madame de Flécheux,	X...

LE PETIT HOTEL

Comédie en 1 acte, du Théâtre Français, de Meilhac et Halévy.

De Boismartin,	MM. J. S.
La Marsilière,	L. C.
Un notaire,	J. L.
Joseph,	J. B.
Mme de Cernay,	Mlle A. Legrain

PAR TÉLÉPHONE

Comédie en 1 acte, de Ed. Cattier et James Vandrunen, de Bruxelles.

Mispiquel,	MM. G. L.
Partagas,	J. S.
Asmodée,	N. F.
Héloïse,	Mlle Alice Legrain.

Ordre du spectacle: 1. Par Téléphone; 2. Le Petit Hôtel; 3. Les Petites mains.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Lundi 24 Septembre

Une seule représentation extraordinaire

LE TRUC D'ARTHUR

Comédie en 3 actes, de MM. A. Duru et H. Chivot.

Léopold de Pontbrisé,	MM. Parisot.
Benoît,	J. Sylvain.
Le comte Oursikoff,	Victor Mel.
Madoulard,	Dusart.
Aristide,	Jelly.
Joseph,	Bérard.
Radnoskieff,	Vialdy.
Baluchakinskoff,	Dormeuil.
La baronne Hermosa de	
Sainte Colombe,	Mmes Rosa Bell.
Jeannette,	Diane Petit.
Cécile Madoulard,	Louise Eloy.

Entre le 2^{me} et le 3^{me} acte.

LA MOUCHE. — LA VIE.

Récits par M. Jules Sylvain.

— 0 —

Le spectacle commencera par:

MON MARI EST A VERSAILLES

Comédie en 1 acte, de MM. Gastineau et Busnach.

Leblanc,	MM. Parisot.
Catalpa,	V. Mel.
Mme Leblanc,	Mmes L. Eloy.
Mariette,	D. Petit.